exemple : *Academia* ↗ *Academicis* (*De-*) ou bien *Academicis* (*De-*) ↗ *Academia.*

Les qualités de l'ouvrage sont incontestables. Élégance de la présentation d'abord : mise en pages aérée, choix heureux de caractères typographiques variés, notes rejetées à la suite de chaque paragraphe (et non pas incluses dans le texte). A cet égard on retrouve la réussite du *Dictionnaire de Spiritualité*, avec une qualité de papier supérieure. La dimension des articles nous a paru aussi trouver un juste équilibre : certains donnent lieu, comme il se doit, à des développements plus importants : *Abraham* (C. MAYER), *Adam* (G. NONNER), *Africa* (C. LEPELLEY-S. LANCEL), *Ambrosius* (E. DASSMANN), mais toujours dans des limites raisonnables. Autre innovation, l'*Augustinus-Lexikon* est trilingue : dans cette première livraison, sur 49 lemmes traités, 28 sont rédigés en allemand (57,14 %), 16 français (32,65 %) et 5 en anglais (10,20 %). Les auteurs, comme leurs lecteurs, se réjouiront sans doute de cette diversité. Signalons enfin l'index des œuvres d'Augustin (p. XXVI-XLI), qui constitue pratiquement une véritable *Clauis.*

Il ne fait pas de doute que les augustinisants au premier chef, mais plus généralement les patristiciens, les théologiens, les philosophes et les historiens disposent désormais d'un *instrumentum* de premier ordre.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Histoire des textes.

Cesare QUESTA, *Parerga Plautina. Struttura e tradizione manoscritta delle commedie* (Serie di linguistica, letteratura, arte. V) : Università degli studi di Urbino, 1985, 311 pages, 44 planches.

Sous ce titre, repris du philologue allemand du siècle dernier, F. RITSCHL[1], auquel il fait de fréquentes références, C. QUESTA a rassemblé cinq études publiées entre 1962 et 1981, et qui, sauf la troisième, celle qui a paru en 1981, ont fait l'objet de retouches et de réaménagements divers. Quatre d'entre elles concernent la tradition manuscrite plautinienne et ont été réalisées principalement à l'occasion du projet conçu par l'auteur, mais qui n'a pas abouti, d'une édition complète de l'œuvre de Plaute et d'un commentaire du *Pseudolus.* C'est au texte de cette dernière pièce dans le *Palat. lat.* 613, Heidelberg Universitätsbibliothek (*C*) et dans le *Vat. lat.* 3870 (*D*), copies jumelles d'un même manuscrit disparu η, et principalement à l'examen des corrections qu'y a portées le célèbre humaniste LE POGGE (Gian Francesco POGGIO BRACCIOLINI 1380-1459) qu'est consacrée la troisième étude « Il testo dello *Pseudolus* nei codice C D (Plauto dagli *scriptoria* medievali a Poggio) ». La quatrième, la plus longue avec la première (elles ont toutes les deux soixante-douze pages), intitulée « Per la storia del testo di Plauto nell' umanesimo (La *recensio* di Poggio Braccilioni) », analyse d'une façon plus générale l'activité de recenseur de l'illustre humaniste florentin, en particulier dans le manuscrit *D*, où C. QUESTA identifie formellement comme étant les siennes les corrections notées par le sigle D^4 et se livre à un examen

1. F. RITSCHL, *Parerga zu Plautus und Terenz*, Leipzig, Weidmann, 1845.

minutieux du travail philologique du Pogge à propos du texte de la *Mostellaria* ; sont aussi étudiés le *Vat. lat.* 1629 (*G*), un apographe du Pogge, ainsi que les corrections de divers manuscrits appartenant globalement à ce qu'on appelle l'*Itala recensio*.

Le dernier texte, qui est en même temps le plus ancien, intitulé « Plauto diviso in atti prima di G. B. Pio », montre que la division en actes, traditionnellement attribuée à l'édition de G. B. Pio (Milan, 1500), est attestée dans au moins deux manuscrits qui lui sont antérieurs : le *Vat. lat.* 3304 (1449-1450) et le *Vat. lat.* 2711 (xv^{e} s.). Les deux premières études ont pour objet les *Bacchides* et ont été réalisées en préparation à l'édition que l'auteur a publiée de cette pièce[2]. La deuxième, « Per un' edizione delle *Bacchides* (I manoscritti) », examine particulièrement les problèmes posés par le *Palat. lat.* 1615 (*B*), le manuscrit le plus complet de Plaute. Il le décrit et donne son appréciation sur les correcteurs successifs qui ont travaillé sur lui.

La première étude, où l'auteur reprend, en y apportant diverses modifications, l'introduction de son édition des *Bacchides*, est la seule qui ne soit pas consacrée à un problème de codicologie. Elle s'intitule « Struttura delle *Bacchides* (e problemi del Δὶς ἐξαπατῶν) ». C. Questa y traite de la datation de la pièce, qu'il croit pouvoir fixer entre 189 et 187 — le titre de la comédie serait une allusion aux Bacchanales —, examine ses rapports avec le modèle grec, le Δὶς ἐξαπατῶν de Ménandre et, à partir de cela, il cherche à apprécier le travail personnel de Plaute ; à son avis, ce dernier n'a apporté que peu de modifications à la structure de la comédie grecque, mais il en a développé l'exploitation scénique ; il en donne des exemples précis et met également en valeur l'art métrique du poète latin. L'auteur donne en appendice le texte de deux comptes rendus d'éditions de Plaute : celle du *Stichus* par H. Petersmann (Heidelberg, 1973) et celle du *Poenulus* par G. Maurach (Heidelberg, 1975), ce dernier particulièrement sévère. L'ouvrage est complété par 44 planches de 108 clichés de manuscrits, qui illustrent les exposés codicologiques, et par trois *indices* : des manuscrits et documents d'archives, des *uersus notabiles* et des *nomina et res notabilia*.

Il n'est guère possible de mettre suffisamment en valeur, dans le cadre d'un compte rendu forcément succinct, un ensemble aussi riche et divers. Minutie et rigueur sont le caractère commun de ces études où, comme toujours dans les travaux de C. Questa, les aspects méthodologiques tiennent une place éminente ; parmi diverses suggestions dont les jeunes chercheurs tireront le plus grand profit, je citerai simplement cette remarque lapidaire (p. 29), qui est une leçon d'humilité et de lucidité scientifique : « Quand un texte nous donne tort, frappons-nous la poitrine, c'est tout ».

J. Hellegouarc'h.

2. C. Questa, *T. Maccius Plautus, Bacchides, nota introduttiva e testo critico*, Firenze, Sansoni, 1965, 2^{e} éd., 1975.

John N. GRANT, *Studies in the Textual Tradition of Terence* (Phoen. Suppl., vol. XX) : University of Toronto Pr., 1986, XIV-252 pages.

Préparant une nouvelle édition du théâtre de Térence, John N. GRANT nous en présente ici les prolégomènes. Il existe, nous rappelle-t-il, environ 600 manuscrits complets ou partiels du poète comique latin ; il lui paraît préférable, plutôt que de s'attacher à découvrir de nouvelles leçons, d'en venir à une lecture critique du texte et d'évaluer la valeur relative des manuscrits : tel est donc le but de cet ouvrage.

Il rappelle que la tradition manuscrite est constituée d'abord par A = *cod. Bembinus* (*Vat. lat.* 3326), le seul qui, en dehors de trois courts fragments, remonte à l'Antiquité (fin IV^e^-début V^e^ s.) auquel manquent *And.* 1-786 et *Hec.* 1-37, ensuite par ce qu'on appelle les manuscrits Calliopiens, issus d'un archétype disparu Σ portant la marque d'une recension de Calliopius, savant de la renaissance byzantine ; A et Σ ont un archétype commun Φ descendant à son tour d'une édition faite aux environs de 200 après J.-C. Les manuscrits Calliopiens se divisent de leur côté en deux branches distinctes, γ et δ, issues de deux copies différentes de Σ, la première se distinguant de l'autre par divers traits, mais principalement parce qu'elle comportait des illustrations. L'auteur s'attache d'abord à déterminer la date de Φ qui, selon lui, ne remonte pas au-delà du III^e^ siècle, puis il essaie d'établir celle de Σ en se fondant, d'une part sur l'étude des illustrations de certains des manuscrits de la branche γ, d'autre part, sur les données qui résultent du commentaire de Donat. La conclusion de cette recherche, au terme d'une argumentation complexe dans le détail de laquelle ce compte rendu ne saurait entrer, est que, si Σ ou des copies de Σ existaient au temps de Donat, ce dernier n'en a en tout cas rien connu ; l'auteur croit donc pouvoir conclure que Σ n'est pas antérieur au V^e^ siècle.

John N. GRANT étudie ensuite les deux branches issues de Σ : la branche δ, représentée principalement par D (*Laurentianus* 38.24, X^e^s.), G (*Vat. lat.* 1640, XI^e^ s.), L (*Lipsiensis* I. 37, X^e^ s.), et surtout par p (*Parisinus* 10304, X^e^ s.) qui est, selon lui, le meilleur représentant de la branche, car la liste des bonnes leçons de ce manuscrit est unique parmi les Calliopiens (p. 109) ; la branche γ dont les plus importants manuscrits sont C (*Vat. lat.* 3868, IX^e^ s.), P (*Parisinus* 7899, IX^e^ s.), F (*Ambros.* H. 75 inf, IX-X^e^ s.), E (Florence *Ricc.* 528, XI^e^ s.), O (*Auct.* F. 2.13, Oxf. Bodleian Libr., XII^e^ s.), et aussi un manuscrit de Corbie, Y (*Parisinus* 7900, X^e^ s.), auquel il attache une certaine importance ; il examine, en particulier, le problème très difficile des éventuelles contaminations entre ces deux branches ; ses conclusions sont illustrées, comme il se doit, par divers stemmas qui permettent au lecteur d'avoir une vue plus concrète des choses.

S'il n'a pas examiné la totalité des quelque 600 manuscrits de Térence, notre auteur en a cependant collationné un très grand nombre, soit directement, grâce à de nombreuses visites dans les diverses bibliothèques européennes qui les possèdent, soit en photocopies. Il domine avec maîtrise une matière très complexe et nous présente une étude d'une ampleur et

d'une rigueur tout à fait remarquables, illustrée par de nombreuses listes de correspondances ou de divergences entre les divers manuscrits, un véritable travail de bénédictin. L'ouvrage est complété par un appendice présentant pour chaque pièce une sélection de 30 leçons tirées d'environ 150 manuscrits, accompagnées d'un apparat critique très complet, et par une bibliographie qui, pour se limiter aux auteurs cités dans le texte, n'en est pas moins très copieuse. Nul doute que John N. Grant saura tirer de tout ce magnifique travail une édition qui comptera dans l'histoire du texte de Térence.

J. Hellegouarc'h.

Pierre Courcelle, *Lecteurs païens et lecteurs chrétiens de l'Énéide*; t. 1 : *Les témoignages littéraires*; t. 2 (avec Jeanne Courcelle) : *Les manuscrits illustrés de l'Énéide du X^e au XV^e siècle* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série, t. IV, Institut de France) : Paris, Diffusion De Boccard, 1984 (1985), 762 et 442 pages (501 illustrations, dont 8 en couleur).

Quelques jours avant sa mort, survenue le 25 juillet 1980, P. Courcelle avait remis à l'éditeur le manuscrit de cet ouvrage. Ses amis et ses disciples ont eu à cœur de le voir publié : ils ont corrigé les épreuves et rédigé l'index.

Dans la première partie, P. Courcelle n'a pas voulu dresser un répertoire exhaustif de toutes les citations ou imitations de l'*Énéide* : c'eût été matériellement impossible. En choisissant les références les plus significatives, il invite son lecteur à suivre la destinée du texte de l'*Énéide* chant par chant (les chants I, II, IV et VI sont les plus imités), vers par vers, depuis l'époque d'Auguste jusqu'au XIX^e siècle, d'Horace et Ovide à Montaigne et Hugo, en passant par Dante, Pétrarque et tout le Moyen Age latin : réticences de Sénèque en tant que naturaliste et surtout philosophe; parodie chez Juvénal, Pétrone, Apulée...; condamnation des auteurs chrétiens, qui déclarent se défier des *poetica figmenta*, mais qui ne citent pas toujours Virgile pour condamner sa théologie mythique. Depuis l'Antiquité tardive et pendant tout le Moyen Age, les chrétiens reprennent des expressions au pouvoir évocateur ou de caractère affectif, des formules bien frappées qui deviennent proverbiales, des thèmes, des tableaux (descriptions de miracles à partir de récits ou de *mirabilia* virgiliens, en particulier dans l'hagiographie martinienne)... et surtout, ils donnent de Virgile une *interpretatio christiana*, par l'allégorie morale et par une recherche d'ordre spéculatif qui touche la vie dans l'au-delà et le système du monde (exégèse chrétienne du chant VI, qui se greffe sur une exégèse néoplatonicienne).

Virgile fait aussi l'objet d'une lecture personnelle et « actualisée » : au temps des grandes invasions germaniques, les chrétiens comme les païens s'interrogent sur les événements contemporains en se référant à l'histoire de Rome retracée par l'*Énéide*. Devant les barbares, on retrouve la source de l'épopée nationale pour comprendre ou juger le présent. Certains lettrés comme Jérôme ou Ambroise mettent en parallèle les événements de leur vie personnelle avec des épisodes de l'*Énéide*. Au Moyen Age, mais aussi à la

Renaissance et à l'époque moderne, l'*Énéide* reste une source d'inspiration très intime pour les plus grands humanistes, notamment Dante, Pétrarque, Montaigne et Hugo. Ce dernier est profondément imprégné de l'*Énéide* : il reprend souvent les mêmes citations et s'inspire fréquemment du chant VI (pour lui, l'inspiration de la sibylle se rapproche de celle des poètes) ; il a senti le caractère intime des formules funéraires de l'*Énéide* et les paysages virgiliens excitent son imagination (*Oceano nox*).

Les choix de P. Courcelle étant personnels, certains pourront, en fonction de leur propre sensibilité, regretter telle ou telle absence, notamment parmi les humanistes et les écrivains modernes. Mais, tel qu'il est (je relève une petite confusion p. 526 n. 17, reprise p. 724 : dans son centon nuptial, Ausone ne parle pas de la fiancée d'*Honorius*, dont le mariage avec Marie, en 398, a été chanté par Claudien), ce livre est si riche qu'on aurait mauvaise grâce à souligner quelques manques, alors qu'il nous apprend tant sur la survie d'une œuvre qui est l'un des fondements de la littérature et de la civilisation européennes.

La seconde partie, à laquelle a collaboré l'épouse de P. Courcelle, est l'heureux complément de la première : elle montre, à travers les illustrations qui ornent les manuscrits de l'*Énéide* ou certaines œuvres inspirées par elle, comment le Moyen Age s'est représenté les personnages et les principaux épisodes de l'*Énéide* (à mon sens, les illustrations 168-169 sont à interpréter dans un sens psychanalytique). On notera que F et R, les deux manuscrits illustrés des v^{e}-vi^{e} siècles conservés au Vatican, n'ont eu aucune postérité dans les cycles illustrés du x^{e} au xv^{e} siècle, mais qu'un manuscrit de Naples du milieu du x^{e} siècle a conservé quelques vestiges d'un archétype illustré de Virgile.

Ce beau livre devrait intéresser non seulement les historiens de l'art, les spécialistes de Virgile et, d'une manière plus générale, tous les latinistes, mais encore tout humaniste qui cherche chez Virgile les racines de sa propre culture.

Jean-Louis Charlet.

Sven Lundström, *Die Ueberlieferung der lateinischen Irenaeusübersetzung* (Coll. *Acta Universitatis Upsaliensis, Studia latina Upsaliensia*, 18) : Uppsala, 1985, 166 pages (dont 3 index et une bibliographie).

Artisan des longues patiences, S. Lundström est depuis près d'un demi-siècle le spécialiste international le plus écouté de la tradition latine d'Irénée et, plus généralement, des techniques des traducteurs antiques du grec en latin. Il était donc l'un des mieux placés pour passer au crible la nouvelle édition des cinq volumes d'Irénée sur *La réfutation de la fausse gnose* parue de 1965 à 1982 dans la collection des *Sources chrétiennes*. Travail redoutable et périlleux, puisque le texte grec, en bonne partie disparu, a été essentiellement reconstitué par les éditeurs à partir de la version latine (complète) et de la version arménienne (livres 4 et 5). Le nouvel ouvrage de S. Lundström vient donc compléter les deux livres qu'il avait déjà consacrés en 1943 et

1948 à la traduction latine. Cette nouvelle étude est issue d'une critique minutieuse et ponctuelle de l'édition des *Sources*, méthodiquement organisée sous sept rubriques : défense de lectures ayant figuré dans l'archétype, problèmes du choix entre les leçons des deux familles de mss X et Y, étude de la valeur respective des principaux témoins de X, puis d'Y, leçons qui divergent de ce que laisserait attendre le *stemma codicum*, enfin un certain nombre de conjectures proposées par l'auteur.

Sont d'abord critiquées, dans le cours du premier chapitre, les suppressions de mots injustifiées, et souvent dangereusement appuyées sur la version arménienne, qui s'avère bien moins fiable que la traduction latine. S. Lundström reproche aux derniers éditeurs d'avoir assez souvent adopté une méthode courante au siècle dernier : « ce qu'on ne comprenait pas, on le supprimait sans autre forme de procès, comme étant une glose » (p. 13). Et de montrer en nombre de cas comment le mot suspect est en fait une *lectio difficilior*, défendue par certains éditeurs précédents ou défendable par tel trait pertinent du latin tardif, en particulier dans l'ordre de la syntaxe, ou simplement par un examen plus attentif (là où cela est possible) du texte grec et de son contexte.

Sont examinés ensuite des alliances et groupes de mots (*iuncturae*), dont la suppression est souvent appuyée par les éditeurs français sur les omissions du texte arménien correspondant ; puis, inversement, des additions des éditeurs, que S. Lundström ne juge pas nécessaires ; des corrections lexicales injustifiées (sinon par la version arménienne, en bien des cas) qui ont « gommé » des mots ou des valeurs d'emploi propres au latin tardif, des « changements grammaticaux » (phonétiques, morphologiques, syntaxiques), des erreurs imputables aux méthodes littéralistes du traducteur : sur tous ces points, S. Lundström plaide souvent avec vigueur en faveur de *lectiones difficiliores*.

Tout le centre de l'ouvrage cherche à apporter des nuances à la valeur des deux familles de manuscrits et de leurs différents représentants majeurs : « nous ne pouvons pas dire qu'une famille ait en principe et partout raison... » (p. 45). S. Lundström est ainsi amené à défendre des leçons de Y contre des omissions dans X, à présenter de nouvelles observations sur la technique du traducteur, puis à mener sur d'autres points la démonstration inverse en défendant des leçons de X (deux fois plus longuement, du fait que X comprend l'excellent ms. *C*, du IX^e^ siècle, alors que *A*, le plus ancien témoin de Y, n'est que du XII^e^ siècle).

Il est cohérent avec cette observation que soit ensuite montrée, sur pièces précises, accompagnées d'analyses affinées, la valeur inégale du ms. humaniste *V*, porté à « classiciser » et corriger (même si en certains cas, peu nombreux, il conserve de bonnes leçons) ; au contraire, le carolingien *C* se révèle plus souvent fiable, dans la mesure où il est souvent plus fidèle aux leçons « latines tardives » authentiquement issues de l'archétype. On revient aux perspectives de *V* avec le témoin humaniste *S* de la famille Y : ce témoin se permet des conjectures de toute sorte qui en font une « édition » plutôt qu'une copie à proprement parler. Dans le même sens, il convient de se méfier

souvent des leçons du ms. *Q*, lui aussi du XV^e^ siècle, et même du témoin *A*, du XII^e^ siècle, — a fortiori d'Érasme. Mais les coïncidences d'*A* et *C*, les plus anciens témoins, soutiennent souvent des leçons explicables par le latin tardif, contre le reste des deux traditions (des familles X et Y). Tout ceci prudemment constaté, il faut aussi s'attendre à quelques fautes qui remontent à l'archétype de la tradition (cas de 8 omissions, qui ne devraient pas être admises dans la reconstruction du texte édité, mais aussi d'autres fautes qui ont entraîné des suppressions indues dans l'édition considérée).

Cette joute à armes toujours très courtoises avec les derniers éditeurs français de l'ouvrage d'Irénée ne profitera pas seulement à l'édition révisée de ce monument. Elle vaut en elle-même comme une leçon de méthode ecdotique ; elle est aussi instructive sur les méthodes du traducteur latin de l'original que sur bien des traits pertinents de son latin tardif, qu'appuient des parallèles divers, en particulier avec certaines versions des *Veteres latinae*. On ne saurait trop conseiller la lecture, certes ardue, de ce petit livre, à tous les latinistes qui s'intéressent de quelque manière au latin théodosien (la traduction latine est datable, selon S. Lundström, des années 380). Elle n'est pas facilitée par l'absence de guillemets, qui eussent mieux isolé du contexte les nombreuses citations de textes latins, et par une « aération » de l'exposé, où l'on eût souhaité des alinéas et doubles alinéas plus nombreux. Mais elle fait honneur à l'école philologique suédoise, qui marche toujours avec bonheur sur les traces d'Einar Löfstedt ; et les trois index en font un instrument de consultation maniable et très utile.

Jacques Fontaine.

Bonifatius Fischer, *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter* (Coll. Aus der Geschichte der Lateinischen Bibel, n° 11 — *Vetus Latina*, Die Reste der Altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und hrsg. von der Erzabtei Beuron) : Freiburg i. Br., Verlag Herder, 1985, 455 pages, 10 planches.

Quarante ans de travail sur les manuscrits et la tradition du texte des bibles du haut Moyen Age font du père B. Fischer une autorité absolue en ce domaine de recherches inépuisable. Chacun sait qu'il fut le promoteur de l'entreprise *Vetus latina*, ancrée au monastère de Beuron en Bavière, qui se propose de démêler l'écheveau complexe des anciennes traductions bibliques antérieures à la Vulgate, sous la forme d'une reprise de l'édition de Sabatier. Ceci suppose une connaissance approfondie des différents remaniements et éditions, pour pouvoir distinguer dans les manuscrits les interpolations et contaminations entre les anciens textes et les différents états de la Vulgate.

L'entreprise *Vetus latina* a décidé de reproduire aujourd'hui, dans sa collection d'études annexes, une série de travaux du père Fischer relatifs aux manuscrits de ces différentes recensions surtout postérieures à la Vulgate, jusqu'au X^e^ siècle environ. Ces travaux, parus de 1962 à 1975, se complètent admirablement, et reflètent la cohérence d'un travail accompli méthodiquement, en analysant le plus grand nombre de témoignages possible de

chaque étape de la tradition. Le plus important (200 pages) est la refonte de son ouvrage sur la Bible d'Alcuin, paru en 1957 dans la même collection sous une forme infiniment plus réduite. Le dossier est complet et remarquablement documenté : toutes les pièces littéraires qui permettent d'évaluer le travail d'Alcuin sont critiquées, les manuscrits sont étudiés et classés dans toutes leurs particularités, à Tours et en dehors de Tours, enfin le texte même ainsi mis au point à Tours est étudié dans toutes ses étapes et à travers les différents livres bibliques. Il s'agit là d'un ouvrage essentiel qui justifie à soi seul la publication.

Avoir rassemblé ces travaux offre un autre intérêt, qu'apprécieront tous ceux qui ont fait l'expérience de la difficulté à déterminer le contenu exact des nombreuses et combien diverses bibles du haut Moyen Age : c'est l'index des manuscrits (de plus de trente pages : 89 bibles à la Bibliothèque nationale par exemple) qui permettra d'un seul coup de retrouver l'analyse faite par le P. Fischer. C'est un instrument de travail irremplaçable.

La *Vetus latina* annonce un autre volume du même auteur, regroupant des recherches sur le texte, pour 1986.

P. Bourgain.

Bonifatius Fischer, *Beiträge zur Geschichte der Lateinischen Bibeltexte* (Coll. Aus der Geschichte der Lateinischen Bibel, n° 12 — *Vetus Latina*, Die Reste der Altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und hrsg. von der Erzabtei Beuron) : Freiburg i. Br., Verlag Herder, 1986, 456 pages.

Faisant suite à un premier volume (1985) dans lequel le fondateur du *Vetus Latina Institut* de Beuron a rassemblé ses principales contributions sur les *éditions* de la Bible dans le haut Moyen Age, la réforme du texte biblique sous Charlemagne et sous Alcuin, ce volume contient quelques-uns des mémoires les plus importants qu'il ait écrits sur le *texte* latin lui-même et qui sont jusqu'ici dispersés dans des revues et recueils divers. Nous remontons donc les siècles.

Ces études sont ici présentées dans leur ordre chronologique de parution et s'étendent de 1951 à 1983, avec, pour le dernier ensemble, une addition inédite : il s'agit de la publication du texte de parties importantes de *Genèse* mais aussi de fragments d'*Exode* et *Lévitique* du palimpseste de Naples, Lat. 1 (Vindob. 17) (*C. L. A.* III, 390 — Pentateuque, *Vetus Latina*, 101). Tout en reprenant son texte originel, l'auteur apporte plus d'une fois des compléments et renvoie le cas échéant au volume précédent.

Je ne peux ici que reproduire les titres de ces huit études, en ajoutant entre parenthèses la date de publication : 1. *Lukian-Lesarten in der Vetus Latina der Vier Königsbücher* (1951), p. 9-17 ; 2. *Die Lesungen der römischen Ostervigil unter Gregor d. Gr.* (1952), p. 18-50 ; 3. *Der Vulgata-Text des Neuen Testamentes* (1955), p. 51-73 ; 4. *Ein neuer Zeuge zum westlichen Text der Apostelgeschichte* (1963), p. 74-105 : Cathédrale de León, 15 ; 5. *Zur Liturgie der Lateinischen Handschriften vom Sinai* (p. 141-155) que précède, comme dans la publication primitive de *R. Ben.*, 74, 1964, la description par

E. A. Löwe des *Two New Latin Liturgical Fragments on Mount Sinai* (p. 106-140) découverts en 1950 ; 6. *Das Neue Testament in lateinischer Sprache : der Gegenwärtige Stand seiner Erforschung und seine Bedeutung für die Griechische Textgeschichte* (1972), p. 156-274 ; 7. *Ein altlateinisches Evangelienfragment* (1980), p. 275-307 ; Palimpseste Oncial du v^e^ s. : Munich, Clm 29270 (1 — B. Bischoff — V. Brown, *Med. Studies*, 47, 1985, p. 337-338, n° 1843 et *Pl.* XI) ; 8. *Palimpsestus Vindobonensis* (1983 et inédit de 1985), p. 308-381, 382-438, qui est l'édition du palimpseste du *Cod. Latinus* 1 de Naples, manuscrit de Bobbio, contenant une partie des trois premiers livres du Pentateuque et des quatre livres des Rois.

Une table des manuscrits utilisés facilite encore le repérage. La précision des mémoires spécialisés est le meilleur gage de la validité des deux synthèses que contient ce recueil. L'étude 6 reste le meilleur bilan de l'histoire de la recherche et des résultats actuels sur le ou les textes latins du Nouveau Testament. Le seul regret : aucune planche n'a été reprise.

Yves-Marie Duval.

Il libro e il testo. Atti del convegno internazionale, Urbino, 20-23 sett. 1982, a cura di C. Questa e R. Raffaelli (= Pubblicazioni dell'Università di Urbino, Scienze umane, Atti di congressi 1) : Urbino, Università dei studi, 1984, in-8°, 451 pages, planches.

Le congrès qui s'est déroulé à Urbino en 1982 est d'une importance fondamentale pour l'histoire du livre antique et médiéval et des rapports du texte avec son support. Il devient évident que l'histoire des textes, et même l'histoire littéraire en général, ne doit plus faire abstraction de l'aspect visuel sous lequel les textes apparaissent à leurs utilisateurs, la présentation ayant des répercussions sur la perception mais aussi parfois sur la conception des textes. C'est donc sur l'indispensable collaboration des codicologues et des philologues qu'insiste l'avant-propos d'Enzo Cecchini ; et les différentes communications sont une illustration éclatante des résultats auxquels aboutit une dialectique attentive aux interactions entre le texte et l'habit qu'il revêt, aussi interdépendants que l'âme et son corps ou la lettre et l'esprit. En ce sens, la conclusion de Guglielmo Cavallo, sous forme de *Fragments d'un discours grafico-textuel* nourris d'exemples précis, donne incontestablement matière à méditation.

Deux options méthodologiques s'offrent aux chercheurs : la méthode statistique et la méthode analytique portant sur des cas particuliers en plus ou moins grand nombre, selon les problèmes envisagés et les conditions de conservation. La méthode statistique est ici représentée par les recherches de l'équipe Bozzolo-Coq-Muzerelle-Ornato sur l'évolution selon les temps et les lieux du coefficient de remplissage (rapport de la surface écrite à la surface totale du feuillet) dans les manuscrits sur parchemin d'origine française et dans les incunables, et sur le coefficient d'exploitation de la page, qui prend en compte la densité de l'écriture ; ils montrent que l'*antiqua* est moins économique que l'écriture gothique, ce qui permet de mettre en évidence certaines lois d'utilisation de la surface, notamment par le passage

du texte à longues lignes au texte à deux colonnes, pour des critères de lisibilité. Les recherches d'A. Derolez sur les manuscrits humanistiques italiens sur parchemin témoignent également de la diversité des conclusions que l'on peut tirer d'une étude statistique — notamment des répartitions tout à fait différentes des formats du livre pour des auteurs différents.

L'autre approche, analytique, seule possible pour les périodes anciennes aux effectifs réduits, montre ici sa toujours très grande fécondité. Pour rester en domaine latin, d'ailleurs plus représenté que le grec, signalons par exemple des recherches sur l'utilisation de la double réglure verticale comme moyen de distinguer les différents types de vers des poètes classiques (R. Raffaelli) ; dans la même direction, Cesare Questa examine les manuscrits de quatre poètes classiques pour en déterminer la sémiologie : disposition, colométrie et signes diacritiques (*Il metro e il libro*, p. 337-396). Louis Holtz s'intéresse aux origines de l'édition avec commentaire, en mettant en lumière la naissance d'un processus de fabrication de manuscrits d'auteurs avec commentaire intégré à la page, qui aboutit à l'époque carolingienne (p. 139-168). Oronzo Pecere et Marco Palma, s'appuyant chacun sur un exemple précis, exposent des problèmes de transmission de texte : le premier, à propos d'une édition d'Apulée exécutée à Rome en 395 par C. Crispus Sallustius, étudie la valeur des exemplaires à suscription d'éditeur, qui conservent parfois à travers les copies successives la trace de l'ancienne disposition en rouleaux ; le second met en évidence les retouches et les corrections apportées parallèlement à l'original et à la copie de la traduction des actes du concile de 869-870, reconstitués par Anastase le Bibliothécaire après la perte des originaux.

Pour l'époque humanistique, Silvia Rizzo montre les efforts plus ou moins suivis de réussite des amateurs de beaux livres (Filelfo, Lascaris, Poggio) pour se faire copier des manuscrits des classiques, ou pour écrire eux-mêmes, dans l'écriture qu'ils considéraient comme la plus antique, c'est-à-dire les majuscules (*litterae atticae*), ceci surtout en grec. Enfin Armando Petrucci propose un essai sur les différents types de manuscrits d'auteur qui ont pu nous parvenir ; il voit notamment dans l'exemple offert par les pratiques professionnelles notariales un élément déterminant pour la diffusion de l'habitude de la rédaction personnelle, *manu propria*, chez des auteurs comme Pétrarque.

Abondamment pourvu des reproductions de manuscrits indispensables à la compréhension, le volume est utilement complété par un index des manuscrits.

P. Bourgain.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre XXXV, texte établi, traduit et commenté par Jean-Michel Croisille (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1985, 327 pages dont 90 doubles.

Avec ce volume s'achève la publication, dans la Collection des Universités de France, des livres 34 à 36 de l'*Histoire Naturelle* qui sont consacrés,